

Études littéraires africaines



HOUART (Pierre) (†), *Coulisses d'une décolonisation : 1945-1967*. [Avant-propos d'Albert Maurice (†). Préface de Henri Mova Sakanyi. Introduction de Georges-Henri Dumont (†). Postface de Valérie Kanza]. Bruxelles : Éditions Samsa, 2016, 178 p., ill. de photos NB, annexes – ISBN 978-2-87593-055-2

Pierre Halen

Numéro 42, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039433ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039433ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2016). Compte rendu de [HOUART (Pierre) (†), *Coulisses d'une décolonisation : 1945-1967*. [Avant-propos d'Albert Maurice (†). Préface de Henri Mova Sakanyi. Introduction de Georges-Henri Dumont (†). Postface de Valérie Kanza]. Bruxelles : Éditions Samsa, 2016, 178 p., ill. de photos NB, annexes – ISBN 978-2-87593-055-2]. *Études littéraires africaines*, (42), 215–217. <https://doi.org/10.7202/1039433ar>

contente de présentations bio-bibliographiques très incomplètes et considère comme commune cette recherche de reconnaissance uniquement par les institutions françaises (le centre) qu'elle accuse *in fine* de maintenir une « domination symbolique » pour des raisons d'« assignation identitaire » (p. 280). Ces survols des textes comme des trajectoires aboutissent à des schématisations regrettables, comme celle qui consiste à réduire Boudjedra à son renoncement à l'écriture en français sans souligner qu'il écrit toujours dans cette langue et connaît un retentissement international (à l'instar d'Assia Djebar), ce qui dément en partie la fascination exclusive pour les institutions françaises. Prise dans une grille d'interprétation qui exacerbe le poids du passé colonial et fige les auteurs dans une situation individuelle, l'analyse méconnaît la structure des champs littéraires locaux où des rapports de concurrence peuvent être très forts (entre Boudjedra et Djebar, ou entre Dib et Djebar, par exemple), de même qu'elle fait l'impasse sur les stratégies de reconnaissance par les instances universitaires d'autres pays (les États-Unis par exemple). Enfin, ces manifestations de reconnaissance par la France sont interprétées comme des outils au service de causes hexagonales (politique d'apaisement, de reconnaissance du passé) sans que les acteurs de ces manipulations soient clairement identifiés.

Cette étude intéressante semble donc démontrer le contraire de sa conclusion, à savoir que les auteurs algériens peuvent accéder à un vaste lectorat français et, en fonction des circonstances extérieures, être promus par des instances de reconnaissance. Il faudrait ajouter que ces mécanismes jouent pour tous les auteurs, français ou non. Enfin, il est curieux, après l'observation de la trajectoire de ces auteurs, et une appréhension trop rapide de leur œuvre, de lire en conclusion qu'ils n'ont pas été en quête de nation mais d'une « idée », celle que Rivarol nommait « le monde français » (p. 285) !

■ Dominique RANAIVOSON

HOUART (PIERRE) (†), *COULISSES D'UNE DÉCOLONISATION : 1945-1967*. [AVANT-PROPOS D'ALBERT MAURICE (†). PRÉFACE DE HENRI MOVA SAKANYI. INTRODUCTION DE GEORGES-HENRI DUMONT (†). POSTFACE DE VALÉRIE KANZA]. BRUXELLES : ÉDITIONS SAMSA, 2016, 178 P., ILL. DE PHOTOS NB, ANNEXES – ISBN 978-2-87593-055-2.

Les éditions Samsa, qui poursuivent l'entreprise des éditions Le Cri à Bruxelles, accordent un grand prix à l'Histoire, mais aussi au Congo. La publication, par les soins de Valérie Kanza, de ce livre qu'avait laissé inachevé Pierre Houart est donc logée à bonne

enseigne. Et c'est du reste un ouvrage bien édité et agréable à lire, bien qu'il soit un peu encombré par des liminaires (trois devant, un derrière) et par des annexes dont l'utilité ne s'imposait pas (mais abondance de biens ne nuit pas, a-t-on dû se dire). Aux hommages multiples à l'égard de l'auteur disparu – hommages rendus par des personnes aujourd'hui décédées –, on eût en tout cas certainement préféré une étude historique un peu développée, qui eût renouvelé l'approche de cette période et pris davantage de distance critique. Du reste, ce livre apporte peu d'éléments véritablement nouveaux pour l'historien, mais tel n'était pas son but : l'intention était plutôt de présenter de manière cohérente, et bien mise en valeur au sein d'un seul livre illustré de photos et de documents, le récit en forme de bilan qu'en a finalement donné Pierre Houart (ou qu'il avait commencé d'en donner, puisqu'un livre plus ambitieux (*Congo : l'odyssée belgo-africaine. 75 ans de présence belge. 50 ans d'indépendance*) était annoncé pour paraître en 2010, année de son décès).

Pour rappel, Pierre Houart fut, en Belgique francophone, l'un des représentants exemplaires d'une jeune génération d'intellectuels issus de la démocratie chrétienne d'après-guerre, qui joua en France aussi, et ailleurs en Europe, un rôle important dans le soutien aux intellectuels et aux écrivains alors colonisés. À ce titre, il fut le partenaire de Jean Van Lierde, qui est connu pour son combat en faveur de l'objection de conscience... et son soutien sans réserve à Patrice Lumumba ; et de Guy de Bosschère (poète, par ailleurs auteur de *Le Tiers-Monde* chez Seghers en 1975, et rééditions). P. Houart avait publié, dans le contexte immédiat de la crise congolaise, de petits essais sous forme de brochures agrafées, dont certains étaient des tirés-à-part de revues (*La Pénétration communiste au Congo*, 1960 ; *Quatre années qui menèrent à l'indépendance du Congo (1956-1960)*, 1960 ; *Les Événements du Congo*, 1961 ; *L'Afrique aux trois visages*, 1961) ; il répondait ainsi à d'autres auteurs de brochures-essais, comme l'avocat communiste Jules Chomé qui avait en quelque sorte lancé cette mode dès 1959 avec *La Passion de Simon Kimbangu (1921-1951)* et *Le Drame de Luluabourg*. Bien plus tard, au tournant des années 2000, Pierre Houart avait recommencé à publier documents et réflexions relatifs à cette période (*Présence africaine (1958-1963) et la Tribune du Tiers-monde (1960-1963-1974)*, 2002), à laquelle s'intéressait aussi Suzanne Houyoux (*Chronique des Amis de « Présence africaine » à Bruxelles*, 2002) ; nous en avons rendu compte dans les *Études littéraires africaines*, n° 15.

Ce récit de l'engagement de l'auteur au service de la décolonisation dans l'enthousiasme militant de la fin des années 1950 apporte

un point de vue singulier sur le contexte, notamment, de la Table Ronde et, plus généralement, sur les milieux intellectuels qui s'efforçaient de soutenir les premiers responsables politiques congolais. C'est aussi le récit d'une dissension avec Jean Van Lierde, partisan fidèle de Patrice Lumumba, que pour sa part l'auteur ne soutint pas au-delà de l'expérience laissée par les quelques semaines troublées pendant lesquelles il fut Premier Ministre. On voit passer, latéralement, un certain nombre d'acteurs africains non congolais, drainés vers la Librairie de la Rue Belliard par le réseau des « amis » de Présence Africaine à Bruxelles.

En somme, une synthèse à propos de cette période de rupture, synthèse dont le premier mérite est sûrement de permettre aux jeunes générations de se faire assez rapidement une idée de ce que furent ses débats et, pourrait-on dire, son agitation. C'est également un essai personnel qui fait le bilan d'un engagement militant, engagement qui s'exerça aussi à l'encontre des positions plus radicales de l'époque. Nulle tiédeur middelmatisse dans tout cela, plutôt un effort de cohérence, quitte à renoncer à la sécurité des « alliances objectives » et à ne pas être immédiatement compris de ceux-là même aux côtés desquels on se bat *aussi*.

■ Pierre HALEN

KASINGA (CLÉMENCE), *L'ESTHÉTIQUE ROMANESQUE DE SONY LABOU TANSI*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. HARMATTAN RDC, 2015, 248 P. – ISBN 978-2-343-06890-9.

Cette étude, manifestement fouillée, éclaire un peu plus le fonctionnement de l'« écriture éclatée » (p. 232) de Sony Labou Tansi. Constitué de deux longs chapitres déséquilibrés (I : 130 p. ; II : 83 p.), l'ouvrage souffre aussi de défauts de mise en page (ex : p. 16-17, 46-47, 229-230, etc.), et notamment d'un manque d'aération. Cependant, l'intérêt de cet essai est bien réel.

Dès l'introduction, Clémence Kasinga présente son étude comme une réponse à la rareté observée par Lilyan Kesteloot en ce qui concerne les études stylistiques en littérature africaine (p. 7). Il justifie ensuite le choix de l'œuvre romanesque de Sony Labou Tansi par la présence de « singularités linguistiques » (p. 8) dans les textes de cet écrivain considéré comme le « modèle de l'esthétique romanesque africaine des années 80 » (p. 7-8). Kasinga admet l'idée qu'il existe bien « un style Sony Labou Tansi », un « style irrégulier, anticonformiste » (cf. p. 9), destiné à « faire éclater cette langue